

Livres

Volume 5, numéro 2, été 1989

En avant la musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 5(2), 72–77.



NOUVELLE PARUTION
LES FEMMES
AU TOURNANT DU SIÈCLE
(1880-1940)
 Âges de la vie, maternité et quotidien
 Denise Lemieux - Lucie Mercier

Qui peut évoquer les étapes de l'existence des femmes au tournant du siècle, mieux que ces mères et grands-mères d'hier et d'aujourd'hui, qui ont fait revivre dans leurs mémoires leurs propres mères et grands-mères?

À travers souvenirs, chroniques et autobiographies, les auteures ont reconstitué ces vies de femmes scandées par les rites de passage entourant la vie et la mort et par les rituels des jours et des saisons. *Les femmes au tournant du siècle*, le portrait d'une époque ancienne déjà ouverte au changement.

398 pages  28,00 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS
 DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
 14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4



Jacques Rouillard. *Histoire du syndicalisme québécois des origines à nos jours*. Montréal, Boréal, 1989. 535p.

L' historiographie québécoise souffrait d'une lacune: il n'existait pas, en effet, de synthèse sur le mouvement syndical. Bien sûr Charles Lipton a livré il y a bien trente ans une histoire du syndicalisme au Canada, mais même dans l'édition française, dont le titre s'était enrichi de *«et au Québec»*, le traitement de la réalité québécoise se révélait plutôt sommaire. Pourtant, les thèses, les articles ou les ouvrages traitant des aspects spécifiques de la question foisonnent. Aussi faut-il féliciter Jacques Rouillard d'avoir entrepris de relier tous ces savoirs épars, et de les avoir complété par des incursions dans les sources primaires quand il le fallait, pour nous donner une synthèse fort complète.

Le résultat impressionne: un ouvrage de plus de cinq cents pages, découpé en six chapitres qui traitent de cinq *«moments»* de l'histoire syndicale. Le premier concerne presque tout le XIX^e siècle, l'époque des balbutiements de l'expérience syndicale. Le second couvre les trois premières décennies de ce siècle, qui ont vu la *«seconde phase de l'industrialisation»*, la Première Guerre mondiale et la croissance des *«années folles»*: l'on assiste alors à la naissance de grandes institutions syndicales. Puis un chapitre sur les bouleversements des années 1930: la Crise qui entraîne une chute des effectifs et du nombre des conflits, puis l'importance nouvelle du *«syndicalisme d'industrie»* (en opposition au syndicalisme de métier) et la multiplication des syndicats d'usine. Le chapitre quatre traite de la période 1941-1960, alors que la tendance est à l'accroissement de l'effectif et à l'unification des centrales (sinon à la collaboration entre elles). La période postérieure à 1960 fait l'objet de deux chapitres, le pre-

mier sur les institutions syndicales et leur radicalisation, le second sur les relations État-syndicats, que ce soit lors des négociations des secteurs public et para-public, ou lors des interventions gouvernementales dans certains conflits du secteur privé.

Jacques Rouillard énonce clairement ses intentions: *«Il importe de préciser ici que nous présentons une histoire de l'institution syndicale et non pas celle du mouvement ouvrier ou de la classe ouvrière»*, ou encore *«On notera également que nous portons davantage attention aux centrales syndicales qu'aux unions ou aux fédérations professionnelles...»* Dans une certaine mesure, l'auteur s'attarde à l'histoire des grandes centrales; rien cependant sur le quotidien du syndiqué, sur la vie des locaux syndicaux. Par exemple, le lecteur chercherait en vain des renseignements sur l'absentéisme lors des réunions hebdomadaires ou la composition des exécutifs, la *«carrière»* de militant syndical, le caractère parfois héréditaire de certaines fonctions (ex.: secrétaire d'un syndicat local). Pas même une allusion au *«nous autres»* (les membres) et *«eux autres»* (l'exécutif) du vocabulaire ouvrier, qui amènerait à s'interroger sur la représentativité des centrales.

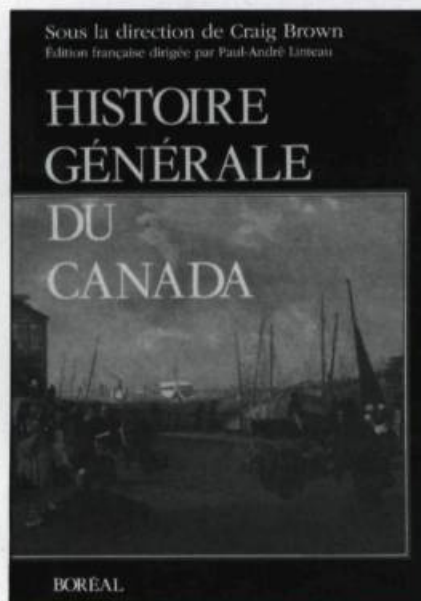
En fait, s'il fallait trouver une limite à cet ouvrage, elle résiderait dans le caractère essentiellement descriptif des structures, du cadre légal d'existence des syndicats: aucune perspective critique (plusieurs diraient, en l'en félicitant, aucun *«travers idéologique»*), aucune interrogation sur la nature de l'institution syndicale, son rôle dans une économie capitaliste avancée. L'auteur plaidera avec raison que ce n'était pas là son propos, qu'il s'agissait de combler une lacune de notre historiographie et de nous donner une synthèse sur les institutions syndicales: il le fait magistralement, ouvrant la voie, du moins nous l'espérons, à des études de la vie quotidienne de la classe ouvrière qui poseront des défis théoriques ou méthodologiques.

Jean-Pierre Charland

Robert Craig Brown, (dir). *Histoire générale du Canada*. Édition française dirigée par Paul-André Linteau. Montréal, Boréal, 1988. 704 p.

Les histoires nationales, de tout temps, ont eu pour vocation de chanter les louanges du pays, de ses fondateurs, de ses élites politiques. Généralement, elles se terminent aussi sur un hymne à l'avenir; les générations futures n'ont qu'à bien saisir les leçons du passé et à continuer dans la bonne voie. La nouvelle *Histoire générale du Canada*, dirigée par Craig Brown et publiée en français chez Boréal sous la direction de l'historien Paul-André Linteau, innove sous nombre d'aspects.

Rédigée par un collectif de six historiens canadien-anglais, cette Histoire refuse de jouer au traditionnel *Nation-building*, cette



thèse nationaliste torontoise où toute action prend une valeur suprême dès qu'elle vise à augmenter les pouvoirs du gouvernement central. Les auteurs ont ainsi décelé les attitudes divergentes des francophones et des anglophones dans leurs expériences historiques particulières. L'attachement des uns à leur langue, à leur territoire et à leurs institutions contraste avec le libéralisme des autres. Les historiens québécois nous le répètent depuis toujours, mais il sera fort utile aux anglophones qui auront lu la version originale de cet ouvrage d'en prendre note. Les débats sur l'accord du lac Meech et la notion de société distincte s'expliquent aisément à la lumière de l'histoire.

Dans un contexte dénué de tout esprit propagandiste, il devient fort intéressant de comprendre l'évolution du territoire canadien et de ses habitants de diverses origines, y compris pour une rare fois, les Amérindiens et les Inuit. La géographie, l'économie et l'anthropologie s'allient pour donner une vision par moments fascinante de l'Amérique du Nord d'avant la Conquête. Le lecteur trouvera peu de gaffes. Signalons toutefois au passage l'étonnement que provoque l'interprétation de la déportation des Acadiens, en 1755, présentée comme «une simple mesure de précaution» de la part du gouverneur de la Nouvelle-Écosse, le colonel Charles Lawrence. Le cher homme n'aurait pratiquement pas eu le choix de chasser une dizaine de milliers d'habitants, au moment où des anglophones commençaient à coloniser la région.

En outre, selon une mauvaise habitude de l'historiographie canadienne, les auteurs évoquent avec plaisir le développement de l'Ouest grâce à l'immigration européenne, mais effleurent en quelques lignes à peine l'exode de centaines de milliers de Québécois vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Ne demeurons-nous pas dans le chapitre des déportations?

La dernière partie du volume, intitulée *Crises d'abondance*, sous la plume de Desmond Morton, démoralisera le plus militant des nationalistes canadiens. Tout va mal, en résumé! Pierre-Elliott Trudeau frappe à gauche et à droite, ratant à peu près tous ses objectifs: la société juste, le rayonnement du Canada dans le monde, une constitution acceptable. Brian Mulroney ne fait guère mieux: il signe un traité de libre-échange avec les États-Unis sans y inclure les exigences initiales du Canada, et les Canadiens acceptent mal les réalités nouvelles qui motivent les actions des gouvernements. Cette finale sombre amène les auteurs à conclure leur oeuvre sur un «peut-être». La contorsion intellectuelle qui évite de mal finir fera sourire les lecteurs étrangers, mais ne trompe aucun Canadien familier avec les contradictions nationales.

Raymond Giroux



La Corporation touristique d'Inverness. **Inverness.** Inverness, La Corporation touristique d'Inverness, 1987. 160 p.

Localité de 1 000 habitants à la limite nord-est de la région des Bois-Francs, entre la Beauce et les Cantons de l'Est, Inverness se trouve au carrefour de plusieurs cultures. Au groupe d'immigrants écossais installés sur les lieux entre 1829 et 1832, se greffent ensuite des Irlandais, des Anglais puis des Canadiens français. À partir de 1974, des «néo-ruraux», surnommés «Youks», en provenance des grands centres urbains s'établissent dans ce coin de pays et donnent un second souffle à cette communauté affaiblie par plusieurs décennies d'exode. Le caractère multi-ethnique d'Inverness lui confère un visage particulier qui se traduit par la présence d'un patrimoine riche et varié.

Né d'une volonté de mettre en valeur l'histoire et le patrimoine d'Inverness, cet ouvrage bilingue se veut à la fois monographie locale, brochure touristique et circuit patrimonial. Publié par la corporation touristique d'Inverness et édité par Marcel Calfat, il vise à sauvegarder et à promouvoir la mémoire collective de cette communauté tout en jouant le rôle d'outil de développement.

Dans cet ouvrage habilement dirigé, histoire, patrimoine et promotion touristique s'entremêlent harmonieusement. Le livre se divise en deux parties. En premier lieu, les auteurs nous présentent les origines et l'évolution de la localité. Ils traitent notamment de l'ouverture du canton d'Inverness et des voies de communication, de l'arrivée des Écossais, de l'émigration des anglophones après 1850 et de la venue subséquente des francophones. Ils s'intéressent également au développement d'Inverness comme centre administratif, religieux et économique. Ils s'attardent aussi au phénomène des «Youks». Dans un second volet, les auteurs s'intéressent au visage actuel d'Inverness. Ils passent en revue les organismes actuellement en place et insistent sur l'héritage multiculturel dans le patrimoine bâti, le folklore ou certaines activités artisanales. À la fin du volume, les auteurs proposent un circuit touristique.

À plus d'un titre, cet ouvrage peut servir de modèle. D'une présentation soignée, le cahier contient plus d'une centaine d'illustrations provenant de la communauté, plusieurs cartes et plans, et présente une magnifique page couverture. Ce travail d'édition attire l'attention et incite à la lecture. Bien écrit, la recherche historique se limite toutefois à l'utilisation de sources secondaires. Le contenu présente une bonne synthèse de l'histoire et de la situation actuelle d'Inverness. La présence d'encadrés permet d'initier le lecteur non averti à certaines réalités, comme le système des cantons, les limites et la géographie du territoire, la présence amérindienne, le protestantisme ou les nomenclatures de curés, de pasteurs ou de maires. Ce choix évite également d'alourdir le texte! D'un style vivant et accessible à tous, ce volume remplit pleinement son objectif. Le lecteur résident ou originaire d'Inverness y puisera une fierté toute légitime et le lecteur étranger se donnera le goût de visiter Inverness.

Régnald Lessard

Roger Lemelin. **Autopsie d'un fumeur.** [s.l.], Stanké, [1988]. 168p.

Voilà un petit livre savoureux. L'objet, ou plutôt le prétexte: raconter les mésaventures d'un fumeur invétéré récemment guéri. «J'ai dit l'an dernier à mon éditeur: Je vais écrire un livre qui s'intitulera *Comment j'ai cessé de fumer. Son haussement d'épaules en dit long*». En effet, un ouvrage sur l'histoire d'un fumeur peut facilement devenir pénible et inintéressant, voire moralisateur à outrance. Roger Lemelin évite tous ces pièges. Il ne donne aucune recette, ne prodigue aucun conseil miracle: il nous offre plutôt une autobiographie admirablement bien rédigée.

Le volume se divise en 35 courts chapitres. Dans chacun d'eux, Lemelin s'attarde à

(suite à la page 76)

(suite de la page 73)



quelques événements ou anecdotes, reliés de près ou de loin au tabagisme: «N'ayez crainte, dit-il à plus d'une reprise, je n'oublie pas la cigarette». Pour pimenter certains épisodes de sa vie, Lemelin n'hésite pas à emprunter le ton du romancier. Son aventure avec deux malfrans de la pègre dans un bar du Vieux-Montréal en témoigne éloquentement.

De nombreux lecteurs et lectrices jugeront sans doute que l'ouvrage offre une image fort impressionniste et incomplète de la vie de Lemelin. Mais c'est le lot des autobiographies. Par moment, du reste, l'auteur tombe dans les travers propre aux mémorialistes. Ainsi, il surestime avec complaisance la popularité de son téléroman *Les Plouffes*. «Mes personnages étaient tellement intégrés dans la vie des gens à ce moment-là, écrit-il, que la disparition de l'émission eût déclenché un drame collectif». À l'heure de diffusion, «les rues devenaient désertes, la

consommation d'eau baissait de moitié et les cérémonies religieuses se voyaient reportées à un autre soir». Mieux encore: «la population canadienne entière s'esclaffa ou se scandalisa» un soir de la dernière année, alors que la saucisse de Maman Plouffe donna la colique aux pères dominicains représentés dans l'émission.

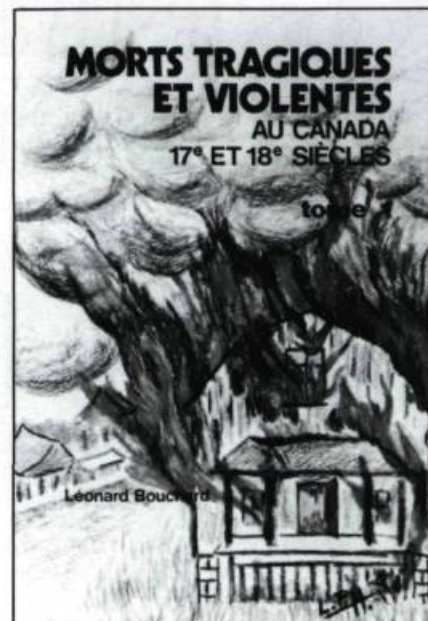
Ces exagérations, somme toute banales, agacent beaucoup moins que certains jugements à l'emporte-pièce de Lemelin. Libre à lui, par exemple, de partager les idées politiques de Pierre-Elliott Trudeau, et même de l'admirer. Mais peut-on soutenir, sans caricaturer, que «la vague de nationalisme déclenchée par le charisme de René Lévesque augurait mal pour l'exercice de la liberté au Québec». «Dans les milieux de la communication, précise l'auteur quelques lignes plus bas, j'étais en train de devenir une sorte d'apostat parce que je me dressais contre le séparatisme, contre le repli de soi-même dans l'invective et la vulgarité. Je pensais que c'était justement pour mettre fin à l'épouvantable cruauté des petits barons des petits fiefs que la Russie s'était fédérée, comme la France et les États-Unis». Rien de moins!

Malgré ces lacunes, l'*Autopsie d'un fumeur* saura sûrement plaire aux amateurs de littérature. Il leur suffira de quelques heures pour dévorer cet ouvrage.

Alain Duchesneau

Léonard Bouchard. *Morts tragiques et violentes au Canada XVII^e et XVIII^e siècles*. [s.l.]. Les publications audiovisuelles, 1982-1983 (2 tomes). 617p.

La mort, qu'elle soit naturelle, provoquée par des éléments destructeurs ou par l'homme, constitue depuis toujours une réalité quotidienne. Dans son ouvrage, Léonard Bouchard se penche sur les causes de



la mortalité aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il s'attarde aux deux causes les plus facilement identifiables par les sources historiques, soit la mort tragique, provoquée par des accidents, et la mort violente, résultat de l'action humaine.

Avares d'informations, les registres paroissiaux indiquent rarement la cause de décès d'un individu, sauf dans le cas d'épidémies ou de femmes mortes des suites d'un accouchement. Aussi le chercheur doit-il se référer à des sources secondaires pour réaliser ce genre d'étude. Dans *Morts tragiques et violentes*, Bouchard utilise principalement des sources imprimées, tels les ouvrages des généalogistes Cyprien Tanguay et Archange Godbout, le *Dictionnaire biographique du Canada*, les *Relations des Jésuites* et les travaux du département de démographie de l'université de Montréal.

Sous certains aspects, cet ouvrage constitue un outil de référence intéressant pour les généalogistes et les historiens. Présenté par

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE FRANÇAISE,
librairie agréée

«Une librairie à l'image de vos goûts»

10, rue la Fabrique, Québec, QC G1R 3V7 (418) 692-2442/2449

ordre alphabétique de nom des victimes, le texte précise la cause et la date du décès. Des notes généalogiques indiquent la date de naissance, le nom du conjoint et la date du mariage. Quelques détails sur sa descendance complètent la présentation. L'ouvrage comporte aussi un index des localités citées qui permet ainsi une consultation plus rapide.

La présentation laisse toutefois à désirer. Un style lourd et répétitif et plusieurs fautes d'orthographe incommodes le lecteur. De plus, les annexes suscitent quelques réserves. Dans la première, *Mères de familles présumées décédées de leurs couches d'après des recherches effectuées à partir des données contenues dans le Dictionnaire généalogique des familles canadiennes de Mgr Cyprien Tanguay*, l'auteur tire ses renseignements d'une source secondaire dont l'exactitude fait problème. Quant au second, *Graphiques illustrant le mouvement de la population, des naissances et des décès au cours des deux premiers siècles de notre pays*, Bouchard omet de citer ses sources, ce qui en rend l'utilisation très problématique.

En définitive, il s'agit d'un ouvrage recelant un certain nombre de données pratiques pour le chercheur, mais il faut l'aborder prudemment, surtout dans le cas de recherches poussées sur un individu ou sur une famille. Il importe également de manipuler le volume avec soin, de façon à éviter que des pages se détachent de la reliure. ♦

Sylvie Tremblay

Livres reçus

Allard, Michel et Suzanne Boucher. **La découverte du chemin qui marche. Guide pédagogique.** Montréal, Les éditions Noir sur Blanc, 1988. 136p. (Coll. «Reflet pédagogique»).

Derome, Robert, Paul Bourassa et Joanne Chagnon. **Dulongpré. De plus près. A Closer Look.** Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1988. 99p.

Du Berger, Jean. **Pratiques culturelles traditionnelles.** Québec, Cêlat, 1989. 238p. (Coll. «Rapports et Mémoires de recherche du Cêlat», no 13).

Grosbois, Paul de. **Le cratère du lac Lyster.** Montréal, H.M.H. Jeunesse, 1988. 93p.

Lemieux, Denise et Lucie Mercier. **Les femmes au tournant du siècle 1880-1940.** Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398p.

Martin, Denis. **Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique.** Montréal, Hurtubise H.M.H., 1988. 176p.

Martin, Louis et Denis St-Louis. **Les toitures en pente; Les couvertures en «tôle à la canadienne»; Les couvertures en «tôle à baguette»; Les fenêtres à battants; Les fenêtres à guillotine.** Québec, Service de l'urbanisme et des Communications de la ville de Québec, 1988. 23 pages chacune.

Pouliot, Muriel. **Héritage de la francophonie canadienne: traditions orales. Guide pédagogique.** Québec, Cêlat, 1988. 100p. (Coll. «Rapports et Mémoires de recherche du Cêlat», no 11).

Répertoire des dossiers documentaires en art et architecture dans les régions représentées à la section Arlis M/O/Q. Montréal, Arlis M/O/Q, 1989. 77p.

CONNAISSEZ VOUS?



L'ART POPULAIRE

LA LIBRAIRIE DU NOUVEAU MONDE

103, RUE ST-PIERRE
À QUÉBEC
DERRIÈRE LE MUSÉE
DE LA CIVILISATION

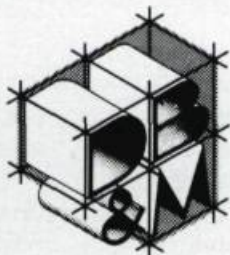
C.P. 83, SUCC-B,
G1K 7A1
(418) 694-9475
FAX (418) 694-9486

graphiste

☎ (418) 641-0725

MARTIN
BEAULIEU

360, boul. Charest est, bureau 103
Québec (Québec) G1K 3H4



d'Anjou, Bernard
& Mercier, architectes
850, rue St-Vallier Est
Québec, G1K 3R4
(418) 694-9731